

musique, il se la représente comme un organisme en perpétuel état de devenir. Il en perçoit les changements successifs, il conçoit la nécessité de ces changements et il comprend que l'art actuel, comme l'art d'autrefois, doit s'orienter vers de nouveaux buts, vers de nouvelles destinées.

Je ne veux pour preuve de ce que j'avance que l'accueil réservé par Vincent d'Indy à *Pelléas et Mélisande* dans des temps où il était de bon ton de ricaner pendant la représentation de ce chef-d'œuvre. Parmi les compositeurs, il fut un des rares à prendre la défense d'un collègue contre l'ineptie et l'ignorance. Dans les concerts qu'il dirigeait à cette époque à l'étranger, concerts où il inscrivait les noms les plus fameux de notre école française, il luttait courageusement contre le parti pris de publics irréductibles. A Rome, il eut l'occasion de diriger *Nuages* et *Fêtes* de Debussy. Les auditeurs sifflèrent. Sans s'émouvoir et, en dépit des protestataires, Vincent d'Indy reprend la baguette et leur inflige une seconde audition des mêmes pièces. Cette fois-ci, la cause est gagnée. Décontenancés, les protestataires mettent une sourdine à leurs manifestations et le public applaudit.

(A suivre.)

Paul LE FLEM.

Sur la Musique

*Discours lu à l'Inauguration
de l'École des Hautes Études Musicales à Fontainebleau
le 26 juin 1921.*

Mesdames, Messieurs,
Jeunes Élèves,

De tous les arts, celui qui s'empare le mieux de l'âme, qui pénètre le plus profondément dans les cœurs, c'est la Musique. En fondant, après deux ans d'efforts, l'École des Hautes Études Musicales, M. Fragnaud, préfet de Seine-et-Marne, et M. Francis Casadesus ont voulu resserrer par la musique les liens qui unissent la France, gardienne du passé, et l'Amérique, terre de l'avenir : la France, jadis émancipatrice de l'Amérique, et l'Amérique, affranchie par elle. J'ai vu par moi-même qu'elle n'oubliait pas ses libérateurs. J'ai vu aussi, à l'Exposition de San-Francisco, combien elle avait progressé dans tous les arts et combien elle s'intéressait à la musique. Là, dans une salle immense, dotée d'un orgue magnifique, des orchestres nombreux donnaient devant des foules attentives et enthousiastes d'admirables concerts.

Jusqu'à présent, les jeunes musiciens américains avaient une tendance à s'en aller chercher l'enseignement de l'Allemagne, attirés par le nom des grands maîtres qu'elle a donnés au monde et dont elle se fait gloire. Mais c'est à tort qu'on lui en attribue tout le mérite; on oublie trop que le monde musical moderne a pris naissance en Italie. Si les grands maîtres allemands nous éblouissent, par leur génie, nous ont caché un moment cette vérité, le tonnerre qui vient d'ébranler le monde a dissipé bien des nuages, et que voyons-nous? Ces génies, même ceux qui paraissent le plus germanique, comme les Bach, constellation dont Sébastien est la plus brillante étoile, ont subi, dans une forte proportion, l'infiltration bienfaisante du sang italien. Plus tard s'y est mêlée l'influence française, et du mélange heureux des tempéraments italien, allemand et français est sortie cette admirable école qui n'a d'allemand que le nom, qui est véritablement mondiale. Exception qui a fait naître cette erreur : l'art n'a pas de patrie.

Mozart lui-même n'est pas allemand, mais tyrolien, c'est-à-dire à moitié italien. On a prétendu qu'il n'aimait pas la France, parce qu'il en a mal parlé dans ses lettres; il y avait éprouvé des déboires, sa mère y était morte. Mais c'est à Molière qu'il a pris le sujet de son *Don Juan*, à Beaumarchais qu'il a emprunté la pièce entière du *Mariage*

de *Figaro*. Et Gluck! Allemand de naissance, il a été italien pendant la plus grande partie de sa vie pour devenir français dans ses dernières années, les plus glorieuses de sa carrière.

La même fusion, le même aboutissement se remarquent aussi chez Meyerbeer.

Ainsi, loin de ne pas avoir de patrie, la musique dans sa plus belle époque en a trois. Espérons qu'elle en aura quatre, quand l'Amérique, grandissant toujours dans l'art comme dans la science, ajoutera son métal personnel au précieux alliage.

Surtout, jeunes gens, ne cherchez pas l'originalité, laissez votre personnalité se former naturellement. En cherchant l'originalité, on n'arrive qu'à la bizarrerie et à la folie. Tels furent les architectes italiens du XII^e siècle, voulant rompre avec la banalité de la verticale et construisant ces tours penchées qui hérissent si maladroitement la ville de Bologne.

En ce moment, dans tout le monde musical, sévit un mal analogue, on cherche du nouveau à tout prix. Il y a des gens qui proclament le droit de se faire des lois à eux-mêmes.

Les personnes qui ne connaissent ni la grammaire, ni l'orthographe, se font aussi des lois à elles-mêmes. Vous en savez le résultat.

La musique primitive n'admet que deux éléments : la mélodie et le rythme. L'art musical proprement dit a commencé quand on a voulu essayer de la polyphonie.

Les premiers essais furent barbares : on faisait des suites de quartes, de quintes. Puis on voulut faire marcher ensemble plusieurs parties indépendantes; on écrivait des cacophonies.

Alors on institua des règles très sévères, d'où sortit cette magnifique école du XVI^e siècle. Musique hiératique, inexpressive ou à peu près, pour laquelle on se passionnera cependant, ne trouvant plus d'intérêt que dans les combinaisons savantes; la mélodie était reléguée dans les chansons et les airs de danse.

Puis les règles s'élargirent, s'adoucirent; la musique devint plus expressive, elle se simplifia, et la mélodie, les ornements du chant supplantèrent la musique savante. Les accords défendus furent permis, les dissonances les plus audacieuses eurent peu à peu droit de cité; on arriva finalement où nous en sommes aujourd'hui.

On voudrait maintenant aller plus loin. C'est impossible, la limite extrême est atteinte. La dépasser, c'est retomber dans la cacophonie d'où l'on est parti.

Et c'est inutile. Dans le vaste champ où se meut actuellement la musique, il y a place pour des inventions qui, si elles ne sont pas infinies au point de vue mathématique, sont pratiquement infinies. Il n'est pas nécessaire, pour innover, de recourir aux discordances. On le fait cependant, on superpose des tonalités différentes, sous prétexte qu'on s'habitue à tout.

J'ai une voisine qui s'efforce péniblement à jouer du piano. Son instrument n'a pas été accordé depuis la création du monde; le diapason des dessus est à un demi-ton au dessous de celui du médium. La dame y est parfaitement habituée, puisqu'elle n'apporte aucun remède à cette situation.

On s'habitue à la malpropreté, au vice, au crime. Il y a des gens pour qui voler et assassiner sont choses habituelles.

Comment ne comprend-on pas qu'en art, comme en tout, il y a des choses auxquelles il ne faut pas s'habituer!

D'aucuns veulent faire table rase, ne rien devoir au passé. Ce n'est pas en coupant les racines qu'on fait vivre l'arbre.

Des modes existent pour la musique comme pour les chapeaux. Depuis quelque temps la mode est de dédaigner notre brillante école de musique légère qui, nous ayant donné Méhul, Dalayrac, Boieldieu, a régné avec Auber et ses successeurs, pour aboutir à ces deux fleurs éclatantes : *Carmen* et *Manon*. Cette école a eu ses faiblesses; elle a eu aussi son éclat, elle a charmé plusieurs générations.

Des œuvres telles que *la Dame blanche*, *le Pré aux Clercs*, *le Domino noir*, *Galathée*, *Mignon*, pour ne citer que celles-là, ne sont nullement négligeables et ont leur place dans l'histoire de la musique, comme dans la littérature Marivaux et Regnard à côté de Corneille et de Molière.

Une autre mode est celle qui bannit de l'art du chant tout ce qui est vocalises et fioritures, alors qu'on devrait s'émerveiller que deux petits ligaments nommés *cordes vocales* puissent produire de tels effets. Jusqu'à ces derniers temps, tous les compositeurs, italiens, allemands et français, les avaient employés. Berlioz, le premier, s'est moqué des chanteurs qui « jouaient du larynx »; puis est venu Richard Wagner qui n'a conservé que le trille; il a même voulu supprimer l'art du chant, en proclamant que la mélodie devait être confiée à l'orchestre et non à la voix, comme si la voix n'était pas le plus beau des instruments! Il est bon d'ajouter que si certaines de ses œuvres sont arrivées à un grand succès, c'est parce qu'il a souvent oublié d'y appliquer ce principe.

De l'Opéra-Comique est née une fille qui a mal tourné : c'est l'opérette. Mais les filles qui tournent mal ne sont pas toujours sans agrément et celle-ci, avec tous ses défauts, a une qualité : elle nous a conservé le dialogue, qui contraint les acteurs au jeu et à l'articulation. Ils les conservent dans le chant, tandis que les chanteurs qui ne font que chanter négligent trop souvent de jouer leur rôle et d'articuler les mots; l'auditeur ne les distingue plus et l'œuvre devient incompréhensible.

Je m'arrête, Messieurs. La France vous tend les bras. C'est avec une grande joie qu'elle voit venir à son appel cette brillante jeunesse qui se confie à son enseignement. Ayons foi dans l'avenir. L'union intime de la France et de l'Amérique assurera le triomphe de la Paix sans laquelle les Arts ne sauraient fleurir. Camille SAINT-SAËNS.



Conservatoire de Musique

La distribution des prix a eu lieu le mercredi 13 juillet à 1 heure trois quarts, dans la salle de l'ancien Conservatoire, sous la présidence de M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts.

En un discours aussi remarquable par la justesse de la pensée que par l'agrément de la forme, M. Paul Léon a d'abord rendu un légitime hommage à M. Gabriel Fauré qui, l'an passé, assistait encore à la solennité des récompenses. Il a ensuite caractérisé, en de justes termes qui ont été salués, par l'auditoire, de longs et chaleureux applaudissements, la personnalité morale, intellectuelle et artistique du nouveau directeur, M. Henri Rabaud, lequel essaya vainement de se soustraire à la sympathique et enthousiaste ovation dont il était l'objet.

Ensuite M. Weber, premier prix de tragédie, lut, selon la coutume, le palmarès — ce qui ne constitue pas précisément une sinécure! Et le défilé commença, aux applaudissements traditionnels, et dura une grande heure. Encore tous les lauréats n'étaient-ils point présents pour recevoir leurs diplômes!

Le concert vint ensuite : piano, violon, chant, opéra, tragédie, comédie. On applaudit derechef les remarquables artistes que sont déjà M^{lles} Blouet, Myrtales, Clervanne, Malber, et MM. Gallet, Besserve, Weber, Cabanel, Guénot et Dartois. Et l'on se sépara sur une impression excellente pour aller retrouver, succédant à la chaleur de l'enthousiasme, celle, non moins ardente, mais assurément moins agréable, de la température!

R. B.

Les legs et donations ont été attribués, pour l'année 1921, aux élèves dont les noms suivent :

Legs Nicodémi, 500 fr. à MM. Cabanel et Guénot; prix Guérineau, 183 fr. à M. Lalande et à M^{lle} Myrtales; prix George-Hainl, 613 fr. à M. Pasquier (Étienne); prix Popelin, 1.080 fr. à M^{lles} Blouet,

Lahaye, Gouat, Audibert, Brillot et Hamburg; prix Ponsin, 435 fr. à M^{lle} Malber; prix Henri-Herz, 300 fr. à M^{lle} Blouet; prix Doumic, 120 fr. à M^{lle} Cacheux; prix Jules-Garcin, 200 fr. à M. Gallet; prix Girard, 300 fr. à M^{lle} Berthelmer; prix Tholer, 290 fr. à M^{lle} Nobis; prix Monnot, 578 fr. à M. Gallet; legs Buchère, 700 fr. à M^{lles} Ramagne et Clervanne; prix Meunié, une harpe neuve du prix de 3.500 fr. à M^{lle} Gerson; prix Louis Diémer, 4.000 fr. à M. Perlemuter; prix C. Rose, 200 fr. (ce prix n'a pas été attribué cette année); prix Alexandre-Guillemant, 500 fr. (ce prix n'a pas été attribué cette année); prix Milanollo, 1.085 fr. à MM. Volant (Robert), Mignot, Barras, Depas, Lespine, Fontalirand, Brunschwig et M^{lle} Espir; prix Rosine-Laborde, à M^{lle} Devendeville; prix Lepaule, 708 fr. à M. Manas-Roger; prix Portehaut, 936 fr. à M. Hugon; prix Sarasate, 610 fr. à M. Gallet; prix Eugénie Sourgel de Santa Coloma, 69 fr. à M. Lalande; prix Osiris, 5.000 fr. à M^{lle} Myrtales; fondation Yvonne de Gouy d'Arsty, 3.000 fr. à MM. Dussaut, de La Presle, M^{lle} Leleu, MM. Bousquet, Bréard et Cariven; 3.000 fr. à M^{lle} Plé (Simone); prix Marius-Demiéville, 150 fr. à M. Castel, M^{lle} Crunelle et M. Hériché; prix Louise Batigne, 150 fr. à M^{lle} Cacheux; fondation Ambroise-Thomas : 1° 300 fr. à M^{lle} Plé (Simone); 2° 200 fr. à M. Besserve; il n'a pas été attribué de premier prix d'opéra-comique aux élèves-femmes; 3° 300 fr. à M. Abondance et à M^{lle} Epicaste; prix Th. Lisbonne, 600 fr. à MM. Gromer, Dugué et Devemy; prix Claire-Pages (ce concours aura lieu en 1923); fondation Fargueil, 300 fr. à M^{lle} Malber. La partie de cette fondation réservée au premier prix d'opéra-comique n'a pas été attribuée cette année; prix Briet, 300 fr. (ce prix n'a pas été attribué cette année); prix Andrée-Jean Stern, 500 fr. à M^{lle} Malber; fondation Fernand Halphen : 1.200 fr. à M. Cariven, 1.200 fr. à M^{lle} Leleu et à M. Manas-Roger, 1.200 fr. à M. Gayral et M^{lle} Crussard, 1.200 fr. à M^{lle} Hansen (Renée) et M. Lebout, 1.500 fr. à M. Bousquet; prix Pierre Destombes, 100 fr. à M. Boulmé; prix Lili Boulanger, 300 fr. à M. Dussaut; prix Bernerette-Réty, 500 fr. à M^{lle} Ballard; prix de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, 200 fr. à M^{lles} Pierny et Joly; prix de la Société des Gens de Lettres, 100 fr. à M^{lle} Tavernier; prix de la Société de l'Histoire du Théâtre, 200 fr. à M. Rayroy et M^{lle} Caro; prix de la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique, 200 fr. à M. Ledoux et M^{lle} Bleuzet (Marcelle); prix de l'Union des Arts (fondation Rachel-Boyer), 4.000 fr. à des élèves méritants de la classe d'orchestre; prix Édouard Nadaud, 4.000 fr. (ce concours aura lieu en 1922); prix Émile Merini, 120 fr. à M. Prulière; prix Cavard-Canti, 300 fr. (ce prix sera attribué en janvier 1922).



Le Mouvement musical en Province

Valenciennes. — Le sixième concert symphonique de l'abonnement donné le 1^{er} mai au Théâtre Municipal a brillamment clôturé la deuxième saison musicale des concerts d'après-guerre. On y apprécia la musicalité parfaite de M^{me} Madeleine Greslé, le beau timbre de M. Gabriel Pautet, la science de M. Jan Reder, le grand style de M. Émile Antoine et la remarquable direction de M. Fernand Lamy.

Quatrième concert de musique de chambre. — Programme d'un grand intérêt. Splendide audition du *Quatuor* de Cl. Debussy et du *Quintette* de César Franck, par MM. Ritte, Antoine Dahiez, Récoppe et M^{me} Fernand Lamy.

M. Émile Antoine exécuta avec beaucoup de charme une *Sonate* de Cervetto.

M^{me} Madeleine Greslé, si appréciée à Valenciennes, se fit de nouveau brillamment applaudir dans l'admirable *Bonne Chanson* de Gabriel Fauré.

Choral de Dames. — La saison 1920-21 a été marquée par la création, par M. Fernand Lamy, directeur du Conservatoire, d'un Choral de Dames. Premier concert le 24 avril. Grand succès pour les artistes et leur chef, ainsi que pour M^{me} Fanny Malnory et M^{lle} Bonifacio.

Le concert comprenait en outre une *Suite de Danses* tirée des œuvres de Chopin et *le Spectre de la Rose*, ballet de M. Fokine exécutés par M^{lle} Anna Johnson et M. Ricaux, de l'Opéra, tous deux admirables danseurs, virtuoses et expressifs selon les cas.

André LAURENTI.

Vichy. — La saison musicale, concentrée presque exclusivement au Grand-Casino, débute habituellement par l'exécution des pièces du répertoire.